



Caroline Boissier-Butini est l'auteure de six concertos et trois sonates.

Benjamin Chaix Texte

Cette femme est l'une des cent auxquelles le projet 100Elles* a attribué officiellement une rue de Genève en 2019. Caroline Boissier-Butini mériterait davantage car cette Genevoise née en 1786 est l'une des rares compositrices et interprètes de ce pays ayant poussé aussi loin l'exercice de son art. Elle était un peu oubliée, sauf parmi ses descendants, son œuvre n'étant plus jouée depuis très longtemps et ses partitions dormant dans les collections de la Bibliothèque de Genève (BGE). Elles en sont sorties, des instrumentistes les ont interprétées et quatre disques compacts permettent aujourd'hui d'entendre sa musique. L'Association Caroline Boissier-Butini (<https://www.carolineboissierbutini.ch/>) s'est chargée de cette remise à l'honneur du patrimoine musical de la pianiste.

Ces jours-ci, la visibilité de cette importante musicienne augmente d'un cran avec la parution du livre d'Irène Minder-Jeanerret, «Caroline Boissier-Butini (1786-1836), compositrice et pianiste genevoise». Cette musicologue suisse romande, violoniste amatrice et spécialiste de la place des femmes dans l'histoire de la musique en Suisse, a consacré une thèse de doctorat en Allemagne à Caroline Boissier-Butini. Un travail qui ne pouvait prétendre à la même accessibilité que le présent ouvrage d'à peine plus de 200 pages paru en français chez

Slatkine, avec des illustrations en couleur. On y découvre quelle fut la vie de la jeune Caroline, fille et petite-fille de médecins, épouse à 22 ans d'Auguste Boissier, riche bourgeois de Genève dont elle aura deux enfants.

La vie de Caroline n'a duré qu'un demi-siècle. Le temps pour cette mère de famille, vouée aux occupations des dames de la haute société de son temps, de composer six concertos pour piano, trois sonates et bien d'autres pièces toutes écrites de sa main. Deux de ses concertos et deux de ses sonates sont disponibles sur disques. Les autres compositions suivront au rythme des parutions à venir. «La musique de Caroline Boissier-Butini est très demandée, se réjouit Irène Minder-Jeanerret. Le festival Murten Classics à Morat a de nouveau mis cette année la compositrice genevoise au programme d'un concert ce mercredi 25 août. Son concerto pour piano N° 4 sera exécuté entre une pièce de Boccherini et une autre de Mozart. Le même jour à 17 h, je donnerai la réplique à Laurence Boissier, descendante de Caroline, connue pour ses livres, dans des dialogues entre la compositrice et sa biographe tirés de mon ouvrage.»

Une citation du Ranz des vaches

Irène Minder-Jeanerret s'est en effet autorisée dans cette biographie une audace assez peu académique mais plutôt efficace. «Grâce aux sources dont je disposais, journal intime et correspondance de la musicienne conservés dans sa famille, j'ai pu inclure dans le livre des extraits rigoureusement exacts de ses écrits, présentés comme des réponses à des questions que je lui pose. Son style est si vif que ses réponses semblent parlées et non écrites», s'émerveille l'historienne. «Sa musique est elle aussi très vivante et agréable à écouter. Elle est nourrie de thèmes populaires suisses ou

étrangers. En 2016 à Morat, la citation du «Ranz des vaches», qui est dans son concerto N° 6, a fait chanter le public. Entendre ça deux siècles après la création de cette pièce, ça donne la chair de poule! Elle emprunte aussi des thèmes à la musique écossaise, irlandaise ou polonaise. Elle s'est souvenue du «Cé qu'è lainô» dans une pièce pour orgue.»

Nullement contrecarrée par sa famille qui admire son talent, Caroline Boissier-Butini joue avec succès ses créations dans les salons privés et dans les locaux de la Société de musique de Genève, uniquement pour les membres de celle-ci. Pour une dame comme Caroline Boissier, il est impensable de donner un concert public payant. Même dans la capitale française, où elle se rend en 1818 avec son mari, c'est dans un cadre privé qu'elle accepte de «se mesurer aux pianistes de Paris». Il semblerait que les femmes pianistes parisiennes aient prêté ombrage de son talent. À Genève, elle n'avait aucune rivale.

Irène Minder-Jeanerret montre aussi dans son livre quelle femme avide d'instruction fut l'intelligente Caroline, encouragée en cela par son grand-père Butini, qui considérait que sa petite-fille méritait d'en savoir autant en sciences exactes et naturelles qu'un garçon. Elle s'est même reproché d'avoir consacré tant d'heures de son temps à la musique, alors que bien d'autres choses l'intéressaient. «Maudite musique, à laquelle j'ai consacré les plus belles heures de ma jeunesse», se plaint celle dont on se souvient aujourd'hui grâce aux portées qu'elle a noircies de notes.

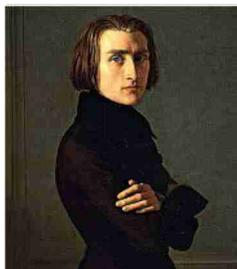
Lire «Caroline Boissier-Butini (1786-1836) compositrice et pianiste genevoise» par Irène Minder-Jeanerret, Éditions Slatkine, 222 p.



Mère et fille

Admiratrices de Liszt

Le musicien le plus connu rencontré par Caroline Boissier-Butini est **Franz Liszt**. Pianiste et compositeur comme elle, il a donné des cours à sa fille, la jeune Valérie Boissier, née en 1813, cadette de deux ans de ce professeur extraordinaire. Comme sa mère, la jeune fille est très douée pour le piano. Elle sera aussi une femme entreprenante, fondatrice de la première école de soins infirmiers laïque, qui existe toujours à Lausanne sous le nom de La Source. On connaît cette dame sous le nom de **comtesse Agénor de Gasparin**.



Si Franz Liszt habite Genève de 1835 à 1836 et y enseigne dans les locaux du Conservatoire, alors rue de l'Évêché, c'est à Paris pendant l'hiver 1831-1832 que

Caroline et sa fille fréquentent ce génie de 20 ans. «En écoutant Liszt, j'éprouve ce que jamais aucun artiste ne m'a fait éprouver; ce n'est pas seulement de l'admiration, c'est à la fois du ravissement et de la fatigue, cela m'use et m'enchanté tout à la fois», écrit Caroline Boissier-Butini. Pendant les leçons que le Hongrois donne à Valérie, la mère de celle-ci note tout ce qu'elle entend. «Ces comptes rendus se-



ront publiés par ses descendants en 1923 sous le titre «Liszt pédagogue», écrit Irène Minder-Jeanerret. Il s'agit du plus ancien témoignage des activités pédagogiques de Liszt,

source précieuse car pertinente, entre-temps traduite dans une quinzaine de langues.» Peu de temps avant la mort de Caroline, en 1835, Franz Liszt rend visite aux dames Boissier dans leur propriété de Pregny appelée Le Rivage. Il demande la permission de pouvoir dédier l'une de ses compositions à la future comtesse de Gasparin. Ce sera la «Fantaisie romantique sur deux mélodies suisses» op. 5, No 1. Franz Liszt loge à cette époque en haut de la rue des Belles-Filles, aujourd'hui rue Étienne-Dumont. Le fait qu'il y soit installé avec une femme mariée, la comtesse Marie d'Agoult, déplaît aux deux musiciennes: «Leur liaison est assurément fort scandaleuse, écrit Caroline en 1835 dans son journal intime, mais en les voyant, on voit qu'il y a plus d'amour-folie, erreur de l'imagination, que de corruption.» **B.CH.**